

Frantz Fanon

De la Martinique
à l'Algérie et à l'Afrique

Joby FANON

Frantz Fanon
De la Martinique
à l'Algérie et à l'Afrique

Préface de Roland Suvélor

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

© L'Harmattan, 2004
ISBN : 2-7475-5892-4
EAN : 9782747558921

Sommaire

	Pages
Préface	7
I - Avant-propos	15
II - Pourquoi une biographie de Frantz Fanon ?	19
III - Notre jeunesse	25
IV - La guerre 39-40 en Martinique : Scolarité au François	39
V - Le retour à Fort-de-France	45
VI - Le départ pour la Dominique en dissidence	53
VII - 1944 – En pleine guerre	67
VIII - De retour en Martinique après la guerre	75
IX - Le cursus de Frantz à la Faculté	87
X - La mort de notre père	91
XI - Frantz et sa famille	99
XII - Vacances à Nantua	107
XIII - Retour en Martinique en 1952	113
XIV - Frantz Fanon dramaturge	129
XV - Frantz et l'idée de la mort	135
XVI - Frantz et le langage	141
XVII - Frantz à Blida	165
XVIII - Frantz et les fantasmes des biographes	181
XIX - Interventions au 1 ^{er} congrès des écrivains noirs	183
XX - Retour des Comores	195
XXI - Mort et enterrement de Frantz	201
En guise de conclusion	219
Annexes	235

- PREFACE -

"La mort, dans ce projet, m'a seule interrompu"
(*Racine, Mithridate*)

Chacun ne connaît de la mort que celle des autres.

Sitôt son parcours achevé, non seulement sa mort, mais sa vie elle-même, ne lui appartiennent plus. Elles sont devenues l'affaire des autres qui organisent à leur gré sa destinée posthume, et surtout s'il a marqué son temps. Bien des écrivains -au premier chef ceux dont les œuvres recèlent d'immenses implications historiques et politiques- ont subi ce sort redoutable : privés de la parole et du droit de réponse, tirillés en tous sens par les lecteurs et par les critiques, encensés par les uns, rejetés par les autres, incompris de beaucoup, victimes parfois de ce risque majeur : leurs seuls noms, à peine prononcés, suscitent en écho des jugements-réflexes auxquels adhère d'autant plus volontiers l'opinion générale que la plupart de ceux qui parlent d'eux ne les ont pas vraiment lus.

Ainsi de Marx, dont le nom, à peine prononcé, évoque la lutte des classes, la dictature du prolétariat, le socialisme, puis le communisme à venir, avec dans la foulée le bolchevisme, le totalitarisme, le tout couronné par cette violence institutionnalisée qui, dans le monde, fera des dizaines de millions de morts.

Ainsi de Nietzsche, dont le nom appelle la volonté de puissance, la domination nécessaire des races supérieures sur les races inférieures, d'où sortiront un jour le nazisme et la volonté affirmée, et partiellement réalisée, d'exterminer le peuple juif. Faut-il rappeler que Marx disait qu'un but qui

utilisait des moyens injustes n'était pas un but juste, et que Nietzsche était un ennemi résolu des antisémites ?

Fanon n'a pas échappé à cette malédiction.

Pour beaucoup, il est le prophète d'une autre violence, celle des colonisés (arabes, nègres) contre les Européens, particulièrement les Français, qui ont été les organisateurs de la conquête coloniale, prolongée par l'oppression et la domination des peuples soumis. Violence certes menée au nom de la Liberté et de la conquête de soi, mais violence tout de même, avec son propre cortège d'horreurs ; et violence, pour les colonisateurs à tout le moins, particulièrement déraisonnable, puisque la conquête coloniale, lointaine et de ce fait digne d'être effacée de la mémoire, s'est trouvée dépassée par les bienfaits de la colonisation, les colonisateurs ayant été les fourriers de la civilisation chez des peuples qui vivaient dans la barbarie. D'où l'interrogation : comment le psychiatre Frantz Fanon, après avoir assimilé le savoir édifié par l'Europe, a-t-il pu se retourner contre elle ?

Mais cette question en amène une autre : celle des limites que Fanon assigne à cette violence, au moins en esprit. C'est que la violence, d'une certaine manière, impose la plénitude : la violence nazie, par exemple, était pleine, compacte, sans détours, permettant à ceux qui l'acceptaient, comme à ceux en sens contraire qui s'opposaient à elle, de s'armer d'une conviction entière que nul remords, nulle réticence ne pouvait troubler.

Chez Fanon, par contre, la condamnation sans faille du colonialisme et de ses crimes, la nécessité, pour le colonisé, de recourir à la violence comme moyen de se retrouver imposé par l'Histoire, ne laissait nulle place à la haine ou au racisme.

Face au colonisateur, il refusait de se constituer en prédicateur de la vengeance et de l'exclusion, en imprécateur rejetant en elle-même cette culture qui avait contribué à sa propre formation, reconnaissant à l'homme blanc la qualité d'homme, prenant en somme ce visage d'humaniste que le colonisateur refusait aux siens.

C'est ainsi qu'il y a, pour certains, comme un brouillard autour de l'œuvre : si le couple révolte/violence figure le tracé essentiel, l'œuvre n'en est pas moins pour eux habillée de contradictions non résolues et inconciliables.

A l'incertitude du lecteur, on peut proposer quelques éléments de réflexion, et d'abord la courte vie de l'auteur dans une époque marquée par de terribles bouleversements. La Première Guerre mondiale a entraîné le commencement de la débâcle de la vieille Europe, jusque-là maîtresse du monde depuis des siècles, et ce n'est pas un hasard si c'est à partir des années 1920-1930 que la nouvelle génération de colonisés a commencé à s'interroger sur l'histoire colonisatrice, ou civilisatrice, de l'Europe, guerre qui a engendré les deux totalitarismes qui ont été les plus terribles et les plus destructeurs de l'Histoire et conduit à la Seconde Guerre mondiale qui elle-même a engendré l'immense problème de la décolonisation. Il s'ensuit que la conscience universelle, face à cette accélération de l'Histoire en l'espace de quelques dizaines d'années, a beaucoup erré à tenter d'analyser, de comprendre, d'assimiler les enseignements que l'on pouvait en tirer. C'est ainsi que le temps a manqué à Fanon, le temps de tenir les choses en main, de passer au crible de l'esprit les intuitions et les révélations suscitées par l'accumulation des événements ; en outre, il n'a pas vu éclater au grand jour les faits qu'il pouvait pressentir mais dont il n'a pas connu l'accomplissement. De là vient que l'on peut percevoir bien des questions restées en suspens dans une œuvre dont nul ne peut aujourd'hui savoir ce qu'elle aurait pu être, et qui, avec ses forces et ses faiblesses, demeure comme un monument inachevé.

Autre élément de réflexion, l'écriture, c'est-à-dire le degré de maîtrise de celui qui écrit et se trouve ainsi face au problème de l'expression, donc à la nécessité d'ordonner au mieux les idées, les sentiments qui l'habitent. Et ces éléments sont multiples. On a souvent dit que toute œuvre s'éclairait par la vie et la personnalité de son auteur. On a également dit que

toute œuvre émanait d'un moi plus profond que le moi social, plus ou moins décelable, de l'individu. Et dans l'évolution des littératures les plus connues, les manières de faire les plus diverses se sont succédé quant à la finalité même des œuvres. Chez les classiques, l'essentiel est dans l'accomplissement, la réussite la plus parfaite. Racine en est sans doute l'exemple inégalable. Cela ne signifie pas que les sentiments, les pensées, les croyances de l'auteur ne nourrissent pas l'œuvre achevée. Mais elles lui sont soumises. Avec le XVIII^{ème} siècle, époque où apparaissent les "intellectuels", il y a inversion des tendances : l'œuvre devient instrument de combat, sa finalité étant d'avancer et de faire connaître des idées propres à expliquer puis à changer le cours des choses. La distance que Racine mettait entre l'œuvre et lui-même commence à s'estomper, mouvement que va accélérer l'invasion du moi si chère aux romantiques. Si, sans aller plus loin dans le recensement des évolutions qui vont suivre, nous nous référons à quelques contemporains qui se sont particulièrement intéressés aux problèmes qui nous concernent, nous pouvons dégager quelques remarques tournant autour du problème de la distance entre l'auteur et son œuvre. Chez Sartre, par exemple dans ses préfaces à l'Anthologie de la poésie de Senghor ou précisément aux " Damnés de la Terre ", la distance est assez nette, tout en ne contrariant pas les sentiments d'indignation ou les prévisions d'avenir. C'est que, quel que puisse être l'ébranlement que suscite en lui la situation du colonisé, Sartre la réalise sur le plan de l'intellect le plus aiguisé, mais ne la vit pas dans son quotidien. Quant à Césaire, son exceptionnel génie poétique le conduit à opérer comme une distribution de rôles. Sa situation de nègre et de colonisé, il la vit dans son être le plus profond, dans la mémoire du sort tragique qu'ont connu ses ancêtres, et il en fera l'élément fondamental de son œuvre poétique, par les moyens propres à l'écriture poétique, d'autant plus éclatante et souveraine que sa rencontre avec le surréalisme lui a ouvert au plus haut niveau la voie royale des armes miraculeuses de la création, ce qui va lui permettre, ainsi " délivré " par la poésie de l'immense jaillissement intérieur, de retrouver dans ses essais - tel le *Discours sur le colonialisme* une distance quasi-classique.

Certes, il n'y a pas de frontière entre ses œuvres poétiques et les autres, mais complémentarité, l'œuvre théâtrale accomplissant la passerelle, le point de ralliement entre les unes et les autres.

Fanon, comme Césaire, et contrairement à Sartre, vit au plus profond de son être, et dans son corps, sa double situation de nègre et de colonisé, l'une n'étant, d'ailleurs que le complément historiquement déterminé de l'autre. Sa formation de psychiatre, ses lectures de plus haut niveau ont façonné son être intellectuel. Dans l'absence de la faculté poétique, il est tenu de réaliser dans son écriture la jonction de la passion intérieure qui le possède et des instruments intellectuels dont il dispose. Comme il est taraudé dès sa jeunesse par l'idée qu'il n'aura que peu de temps à vivre, ce qui se réalisera -d'où l'impatience de dire vite ce qu'il doit dire, à quoi contribue l'exigence de son tempérament-, il n'y a pas pour lui d'alternative. Il doit tout dire, en peu de temps, dans ce qu'il écrit, de là, chez lui, la juxtaposition, çà et là, d'éléments qui paraissent inconciliables et que le lecteur considérera hâtivement comme relevant de contradictions non résolues.

Troisième élément de réflexion, qui s'adresse au lecteur lui-même. Dialecticien incomparable, ici cité de mémoire, Pascal disait, il y a plus de trois siècles, que pour comprendre un auteur, il ne convenait pas de regrouper tous les passages qui s'accordaient dans le même sens mais, bien au contraire, de rechercher le sens dans lequel tous les passages s'accordent, cela étant dédié à ceux qui chez Fanon croient trop vite aux contradictions figées, et cela faute de chercher ce sens auquel se référerait Pascal et qu'il faut savoir trouver.

Il est vrai que l'œuvre de Fanon est assez difficile (sinon dans le détail, mais dans l'ensemble) et qu'une clé serait ici bien nécessaire.



Écrit par l'homme qui a suivi Frantz Fanon de son enfance à sa mort et qui l'a sans doute le mieux connu, son frère aîné, ce livre nous offre peut-être cette clé. Il ne propose pas une étude nouvelle de ses idées. Il veut être une biographie. Il nous éclaire, au départ, sur la famille de Frantz, sur le milieu qui est le sien, sur son tempérament assurément excessif, sur sa scolarité, sur ses lectures et sur les idées qu'elles lui inspirent, sur l'atmosphère de la Martinique d'alors (Fanon est né en 1925), petite île des Caraïbes (1. 100 km², soit la 500^{ème} partie de la superficie de la France) située à des milliers de kilomètres d'une métropole que la plupart des Martiniquais ne connaissent que par ouï-dire, île occupée par les Français en 1635, très vite accueillant les esclaves nègres pour le travail de la terre, qui a connu l'abolition de l'esclavage et la citoyenneté française en 1848, c'est-à-dire 77 ans avant la naissance de Fanon, citoyenneté, droits civils et politiques, écoles, lycées, possibilité (liée aux moyens de la famille puis aux bourses) qui par étape permettra à quelques-uns d'accéder à des carrières prestigieuses. L'essentiel c'est que, trois générations après 1848, l'image de la France négrière s'est estompée devant celle de la France donatrice et tutélaire, dispensatrice de savoir, bref, la France républicaine de Schœlcher, de Victor Hugo, de Jaurès et de quelques autres, la France donc, qu'à travers ses lectures, imagine le jeune Fanon, celle de la liberté et des droits de l'homme et qu'il ira défendre contre l'occupant nazi.

Et c'est en France qu'il connaîtra le grand choc qui déterminera plus tard ses engagements, d'abord pendant la guerre, ensuite quand il y retournera pour faire ses études de médecine.

D'autres que lui connaîtront le même choc, le recevant souvent avec plus de philosophie, peut-être précisément parce qu'ils avaient, au départ, moins d'illusions. Et c'est là que se situe la première révélation éclairante de ce livre, par le seul exposé des faits, exposé qui anéantit l'interprétation de ceux qui, en Martinique même, se refusant de comprendre, se sont étonnés devant ce qu'ils ont considéré comme une trahison : comment Fanon après être parti pour défendre la France a-t-il

pu se retourner contre elle ? La réponse est simple : ce n'est pas Fanon qui a trahi la France, c'est la France qui a trahi Fanon. Il se croyait français, avec quelques spécificités bien sûr. Mais ayant quitté son île natale pour aller vers la terre de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, il a bien vite affronté le regard de l'autre qui l'a renvoyé à sa double qualité de nègre et de colonisé.

L'autre l'exclut de la "reconnaissance" réservée aux êtres de même souche, lui signifie sa différence et son extranéité, parce que l'autre croit à ce qu'il voit, non aux papiers qui postulent entre lui et cet arrivant un rapport égalitaire et identitaire qui ne relève que de la loi, et non pas de la réalité visible, irréductible.

Ainsi va s'ouvrir, pour Fanon et pour beaucoup d'autres, le chemin qui va conduire le colonisé ainsi refusé à revendiquer soit le retour à son identité première, soit la construction d'une identité nouvelle, quoique composite, au sein de son propre environnement.

Certes, tous les "Français de France" n'ont pas la même réaction élémentaire de refus -au reste davantage liée aux relents de l'Histoire qu'à un racisme génétique- et Fanon, comme d'autres Antillais avant ou après lui, nouera avec d'autres Français des relations libres, amicales, dénuées de tout préjugé ; mais c'est dans la mesure même où il avait cru à une image générale de la France qu'il vit, à chaque rencontre désastreuse, la conviction d'avoir été le jouet d'une illusion.

Les livres l'avaient-ils trompé ? Pas tout à fait cependant.

Ils lui avaient permis de mieux cerner, en esprit, sa passion naturelle pour l'homme, pour la liberté. Cette passion, il la conservera toute sa vie, mais son point d'application sera modifié. Son humanisme gagnera en force en devenant universel. Il avait combattu pour délivrer la France de la domination nazie ; il se dressera au besoin contre la France pour défendre ceux qu'elle aura privés de leur liberté et de leur humanité, logique sans détour et sans faille, exempte d'incertitudes et de contradictions bloquées, et qui donne le

sens dans lequel tous les passages s'accordent : la sacralisation de la liberté comme valeur universelle de tous les hommes.

Il n'est pas nécessaire de poursuivre le commentaire de ce livre. Les événements vont s'enchaîner, tributaires de la difficile histoire des hommes, mais le dessein initial est là, toujours décelable, malgré, par moments, un certain disparate de l'écriture plus avant évoqué.

On peut porter sur l'œuvre de Fanon les jugements que l'on veut. On ne peut pas lui retirer son tracé fondamental. Et le relatif disparate de l'œuvre lui donne sa place particulière dans la littérature anticoloniale : elle n'est pas seulement -travail de l'intellectuel, du psychiatre- analyse de la situation coloniale et des rapports ainsi suscités entre des hommes différents, mais des hommes. Elle est aussi -et peut-être surtout- l'œuvre d'un homme pressé qui pense et écrit en situation dans une époque donnée. Et par là même, elle témoigne de la situation d'un colonisé descendant d'esclaves, confronté aux problèmes de son temps du point de vue de sa race ou de son peuple, et qui essaie d'analyser les choses et de s'analyser lui-même dans la recherche de sa vérité.

Roland Suvélor

I – AVANT-PROPOS

Mes enfants, et en particulier ma fille Christine, m'ont demandé de manière instante de leur parler de leur oncle Frantz. Au cours de nos conversations, j'évoquais souvent notre vie en Martinique, et plus tard en France puis en Algérie et en Tunisie, et comme il m'arrivait de critiquer certaines affirmations de ceux qui ont écrit sur lui, ils m'ont presque sommé de redresser les erreurs commises quant à la vie de mon frère dans son intimité familiale.

On peut se demander si mes souvenirs peuvent conduire à une meilleure connaissance de Frantz et à une plus grande compréhension de ses écrits.

Césaire fait de lui un guerrier-Silex ; mais plus fondamentalement me reviennent en mémoire ces vers du poète qui à mon sens conviennent mieux :

"Je ne suis pas un cœur aride, je ne suis pas un cœur sans pitié, je suis un homme de soif bonne qui circule fou autour de mares empoisonnées".

Pourquoi parler de Frantz, 41 ans après sa mort ?

Je trouve un premier élément de réponse dans la brièveté même de sa vie.

Mon frère n'a vécu que 36 ans et les années 1954 -1961, que l'on considère comme charnières, se sont déroulées en Algérie (1954-1957) et en milieu algérien à Tunis (1957 à 1961) donc au cœur de ce climat particulier et de cette guerre atroce menée par le colonialisme français contre le peuple algérien combattant pour sa libération.

Je trouve un deuxième élément de réponse dans une déclaration de Jean Lacouture au cours d'une conférence qu'il

donna à l'Ecole Nationale d'Administration, le 15 février 1963, aux futurs cadres supérieurs de l'administration française :

"Je n'ai personnellement jamais rencontré Frantz Fanon. Je le regrette chaque jour davantage car je pense que le contact de cet homme d'une personnalité brûlante était nécessaire à la compréhension de son œuvre et de son attitude dans le monde d'aujourd'hui".

Il est vrai que beaucoup de ceux qui ont écrit, discoursé, parlé au sujet de Frantz l'ont peu connu, mal connu ou pas connu du tout, et ce d'autant plus que, surtout après 1954, il était devenu d'un abord extrêmement difficile, très abrupt et très rugueux dans ses contacts.

" Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, me disait-il, avec des gens qui viennent à vous avec leurs idées toutes faites, leurs conceptions arrêtées, leurs conclusions fixées, et qui vont prendre argument de l'entretien que vous leur accordez pour asseoir et conforter leur médiocre petite critique ".

En cela, le point de vue de Frantz rejoignait l'analyse de Boris Vian qui, dans la postface de *Les morts ont tous la même peau*, s'exclamait :

" Quand cesserez-vous de demander au préalable si l'auteur est péruvien, schismatique, membre du P.C. ou parent d'André Malraux, quand osez-vous parler d'un livre sans vous entourer de références sur l'auteur, ses tenants et aboutissants ?

Vous craignez de dire des bêtises ? Mais vous en dites tellement plus avec vos précautions ! Quand admettez-vous la liberté ? Critiques, vous êtes des veaux ".

Car enfin, l'écrivain ne livre-t-il pas la partie la plus authentique de sa personnalité et de son existence dans ses actes et dans ses œuvres ?

Et, les années passant, on connaîtra de moins en moins Frantz, au fur et à mesure que disparaîtront à leur tour, emportés par la mort, ses parents, ses anciens camarades, ses condisciples, ses compagnons de combat et de lutte.

Nous verrons au fil de l'exposé l'importance que Frantz attachait à la notion d'acte et à celle de l'homme en action, pas l'homme d'action, mais l'homme en acte se réalisant dans ce qu'il fait et non seulement dans le dire.

S'il est vrai, pour reprendre l'expression de Sartre, qu'on ne trouve jamais dans une œuvre que ce qu'on y a mis, cette appréciation se vérifie très souvent dans ce que disent ceux qui ont abondamment disserté sur Frantz.

Ils ont piqué çà et là telle phrase ou tel développement pour justifier et asseoir leur propre opinion qu'ils voulaient conforter par une référence à Fanon.

Or, la connaissance de sa jeunesse, de sa vie familiale, de ses amitiés d'adolescence et d'âge mûr, de tout l'environnement affectif dans lequel il a évolué, a certainement eu une influence sur le comportement de l'homme adulte et peut expliquer son évolution.

On sait que les données et les analyses de la psychologie moderne font une place de choix à l'enfance et à l'adolescence dans la formation de la personnalité de l'adulte. *"Le malheur de l'homme est d'avoir été enfant"* disait Nietzsche.

Si une œuvre littéraire est l'expression la plus élaborée d'un individu, les conditions de sa formation, sa maturité jettent un reflet singulier sur l'homme.

Si j'accepte aujourd'hui, après tant d'années, de parler de Frantz, c'est qu'il m'a semblé que les années passées avec lui aux divers moments de ses choix cruciaux, m'aideraient à le faire revivre devant vous, tel qu'en lui-même, et vous permettraient une approche moins livresque, plus charnelle, de ses écrits ainsi que de réfuter un certain nombre de lieux communs véhiculés par ceux que cet homme exceptionnel dérange.

Et d'abord l'affirmation renouvelée par de nombreuses critiques que Frantz avait abandonné sa patrie la Martinique. Quoi de plus grotesque que cette critique ?

Si quelquefois Frantz a été désespéré par certains Martiniquais, il n'a jamais désespéré de la Martinique.

Il n'a pas fustigé les Martiniquais aussi cruellement que Césaire qui met dans la bouche du rebelle cette apostrophe :

“ Ah ! Vous ne partirez pas que vous n'avez senti la morsure de mes mots sur vos âmes imbéciles.

*Car, sachez-le, je vous épie comme ma proie.... Et je vous regarde et je vous dévêts au milieu de vos mensonges et de vos lâchetés, larbins, fiers petits hypocrites, filant doux esclaves et fils d'esclaves et vous n'avez plus la force de protester, de vous indigner, de gémir, condamnés à vivre en tête-à-tête avec la stupidité empuantiée sans autre chose qui vous tienne chaud au sang que de regarder ciller jusqu'à mi-verre votre rhum antillais... Ames de morue ”.*¹

¹ Cahier d'un retour au pays natal.

II – POURQUOI UNE BIOGRAPHIE DE FRANTZ FANON ?

Mais est-ce que Frantz est quelqu'un qu'on raconte ?

Il est aux antipodes des anecdotes comme à l'opposé des mémoires. Il aimait dire que celui qui s'assied devant une table avec du papier blanc, un stylo, et commence à rédiger ses mémoires est un homme fini.

Pour Frantz, la seule chose qui avait valeur d'exemple était l'action par laquelle l'individu s'accomplit, donne sa mesure et marque son influence sur le monde.

Il me répétait souvent :

“ Tu sais, quand tu commences à parler de toi, à vouloir écrire tes mémoires, c'est que tu es prêt à ne rien faire de ta vie, à abandonner l'action.

Et il poursuivait :

“ Chaque fois que je découvre ou que j'apprends qu'un écrivain publie son journal ou ses mémoires, je dis qu'il est fini et se réfugie dans le passé. Tu vois, Joby, on écrit ses mémoires lorsque l'on sent qu'on n'a rien de nouveau à dire, car dire et faire qui est le complément du dire ne peuvent plus être unis ”.

Vouloir écrire une biographie de Frantz 41 ans après sa mort me paraît une tâche bien difficile. Comment saisir et ordonner ces souvenirs qui m'envahissent et me submergent ?

Il n'aimait pas parler de lui. Il estimait que parler de soi revenait à escamoter les véritables problèmes et conduisait à une espèce de masturbation intellectuelle, de narcissisme pur et simple.

Mais, après un long silence, nous devons essayer de découvrir l'itinéraire qui conduisit Frantz de Fort-de-France en

Martinique au lit de l'hôpital de Bethesda aux USA où il mourut, et, en dernier ressort, à ce petit village frontalier de l'Est algérien, Aïn El-Karma, où il repose depuis bientôt 38 ans.

Si je voulais essayer par un raccourci de définir Frantz, je dirais que sa vie entière fut la recherche perpétuelle pour hisser ses actions au niveau de ses paroles et de ses pensées.

Qui aurait pu prévoir son exceptionnelle destinée ? Pourtant il avait une sorte de prescience du rôle qu'il devait jouer dans le monde. Il y avait toujours quelque chose de prophétique dans ses propos.

Couchés dans le même lit, nous discussions toujours longuement, bien après l'extinction des feux ordonnée par notre père.

“ Tu sais, me disait-il quelquefois, je ne pense pas que je vivrai vieux. J'ai le sentiment qu'il me faut faire vite car je mourrai jeune ”.

Et de fait il mourut à 36 ans. Qu'est-ce qui pouvait lui donner cette certitude calme ?

Rien dans notre vie quotidienne à Fort-de-France. Notre vie s'y déroulait simplement. Façon de parler.

Nous étions huit enfants, quatre garçons et quatre filles. Notre père, Casimir Fanon, était lui-même l'aîné d'une famille de huit enfants.

Il quitte la commune de Trinité après le Certificat d'Etudes Primaires. A Trinité l'enseignement n'allait pas au-delà et les jeunes devaient se rendre à la capitale, Fort-de-France, pour poursuivre leurs études. Très doué, il avait obtenu une bourse pour les cours complémentaires de Fort-de-France. Notre grand-père, Fernand Fanon, était très indépendant. Il avait une petite propriété agricole d'une contenance de 1ha 9 389. Il y avait ajouté une petite parcelle de trente-deux ares issue d'un partage avec sa sœur en 1899.

Bref un petit lopin de terre de 2 ha 2620 pour faire vivre une famille de dix personnes. Ils arrivaient tout juste à ne pas mourir de faim.

Auparavant il avait un emploi permanent comme maréchal-ferrant à l'usine du Galion. Il se distinguait des ouvriers de l'usine car, d'une part, il était ce qu'on appelait alors un " nègre à talents " c'est-à-dire un ouvrier qualifié, d'autre part, étant lui-même propriétaire d'une terre et de sa maison, il jouissait d'une grande autonomie par rapport à l'usine.

Les autres ouvriers étaient en grande partie ce qu'on appelait " des ouvriers casés ". Ces derniers étaient attachés à l'usine qui mettait à leur disposition un logement, logement qui leur était automatiquement repris en cas de mise à la porte.

C'est dire la quasi-dépendance et la servitude de ces ouvriers qui ne pouvaient absolument pas critiquer la politique imposée par l'usine et subissaient les conditions léonines du contrat de travail qui les liait aux propriétaires de l'usine.

En fait, cette indépendance économique toute relative dont jouissait mon grand-père fut une des causes de son licenciement. Les élections opposaient Joseph **Lagrosillière**, socialiste, défendant les travailleurs agricoles à **Lémery**, inféodé aux usiniers. Mon grand-père, qui était très bien considéré dans le quartier, avait milité pour faire voter Lagrosillière. C'était ce qu'on appelait un " grand électeur ". L'usinier en avait été informé. De plus les élections étaient un champ clos de corruptions et de fraudes éhontées perpétrées par les gouverneurs d'alors qui soutenaient sans vergogne les usiniers. Quoi qu'il en soit, lundi matin, après les élections du dimanche alors que mon grand-père reprenait son travail, le patron se présenta à cheval devant la forge de mon grand-père :

" Eh ! Fanon, déposez vos outils et quittez mon domaine. Allez demander du travail à celui pour qui vous avez voté hier".

Il n'y avait pas de protection des travailleurs et les licenciements étaient à la libre disposition du maître.

Mon père nous parlait souvent des difficultés financières dans lesquelles la famille se débattit pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'il pût passer le concours des douanes. Fonctionnaire, il put ainsi "soulager" quelque peu la famille demeurée sur place.

Toute la jeunesse de notre père se passa à la Gergault sur la petite propriété familiale.

Très tôt, il avait ressenti la difficulté de vivre sur une parcelle englobée dans une grosse plantation de békés². Il avait compris que le seul moyen de s'en sortir était d'étudier, étudier et encore étudier. C'était un leitmotiv qui revenait inlassablement dans la discussion à la table familiale : "*Travailler à l'école. Travailler et encore travailler*".

Ne pas se satisfaire de ce que les maîtres nous inculquaient mais élargir nos connaissances pour dépasser les condisciples. Une seule place était valable : la première.

Nous n'allâmes jamais sur la propriété familiale durant toute notre jeunesse.

Nous la découvriâmes seulement en 1952 quand Frantz et moi, à la fin de notre cursus universitaire, revînmes en Martinique pour deux mois.

Mais revenons au jeune Casimir Fanon, à 18 ans, à Fort-de-France. Plein de courage et voulant réussir, il débuta comme garçon de courses à l'Imprimerie Officielle. Puis, rapidement, il entra dans la Douane.

Il était musicien, excellent danseur et grand charmeur. Il rencontra ma mère. Ils se plurent, se marièrent le 14 juin 1920 à la mairie de Fort-de-France.

² Béké : Terme générique du dialecte africain Ibo employé pour désigner les colons blancs, propriétaires des terres de la Martinique

Notre famille était née. Ma mère, descendante d'un Blanc de souche alsacienne, les Ensfelder, était très active.

Elle ouvrit un petit magasin de mercerie à Fort-de-France et très rapidement une certaine aisance s'ensuivit.

Quand nous sommes arrivés au monde, Frantz et moi, la famille comptait déjà trois enfants. Je fus le quatrième et Frantz le cinquième. Deux ans nous séparaient.

Quand commence donc notre histoire personnelle, nous nous trouvons dans une famille installée à Fort-de-France et bénéficiant d'une aisance relative, aisance que notre père, jeune, n'avait pas connue.

Je me souviens des propos que notre grand-père nous avait tenus pour raconter ses déboires avec le patron de l'usine. A partir de son renvoi, il resta à la maison remâchant sa rancœur.

Il nous disait qu'il avait fallu travailler dur pour nourrir toute sa famille avec une " petite cuillerée de terre ".

Et le matin, il entendait les travailleurs des usiniers qui traversaient sa propriété pour se rendre à l'ouvrage.

Ce raccourci leur permettait " d'économiser " un kilomètre s'ils devaient emprunter la voie normale. Et, disait-il, les pas des hommes et des femmes sur sa terre frappaient sa poitrine comme des battements de son cœur.

III – NOTRE JEUNESSE

“ Quel malheur ô frère que de t’avoir perdu ! Avec toi ont péri toutes les joies que ta douce amitié entretenait en moi. Ta mort, ô mon frère, a brisé mon bonheur ”.

(Catulle LXVIII 20 et LXV 9)

Je ne suis pas dur comme vous.
Je ne suis pas brave, pas stoïque, pas dur.
Je suis entré dans la vie, sans cris, sans gestes, sans grimaces.
Je suis entré dans la vie, les mains gantées
Et je n’ai voulu qu’aimer.
J’ai voulu aimer, les yeux qui jamais ne se reposent,
Les yeux, les lèvres....
Et ce sourire qui déchire le visage du jour.

Vie présente au cœur de moi-même,
Dis-moi, Toi qui es tout,
Pourquoi la vie est-elle si triste ?

Vie palpitante, sentinelle aux confins de mon être,
Dis-moi, Toi qui es tout,
Pourquoi la vie est-elle si amère ?...

Plus de 41 années ! Le 6 décembre 1961, Frantz Fanon, mon frère, mourait. Il mourait à l’hôpital de Bethesda à Baltimore, dans le Maryland aux USA. Il mourait sous l’identité de Ibrahim Fanon, de nationalité tunisienne.

Le 8 décembre 1961, à Moroni, aux Comores où j’étais fonctionnaire des Douanes françaises, je recevais un télégramme de Washington expédié par Josie, sa femme :

“ Frantz décédé. Lettre suit. Josie ” Aucune adresse.

Puis plus rien. Comment est-il mort ? Qui l'entourait dans ses derniers moments ? Où sera-t-il enterré et quand ?

Je l'avais quitté à Tunis le 14 août 1961 pour rentrer en France prendre le paquebot à Marseille et rejoindre ma nouvelle affectation à Moroni (Grande Comore). Frantz, quant à lui, partait le lendemain à Rome rejoindre Jean-Paul Sartre qui devait préfacier *Les Damnés de la terre* qu'il venait de terminer. Très malade, mais très lucide. Il me confiait alors qu'il pensait qu'il aurait une rémission de quatre ans avant de mourir.

La fin de la guerre d'Algérie était proche.

Il y avait dans le milieu du FLN de Tunis, où j'habitais avec Frantz, une grande effervescence. Les plénipotentiaires du GPRA préparaient dans la fièvre les préliminaires des accords de Lugrin.

Je l'interrogeai sur ses projets, sur ce qu'il ferait après la paix :

“ J'abandonnerai mes activités politiques de “ guerrier en blouse blanche ”, me répondit-il en riant.

Et plus sérieusement il envisageait de se consacrer dorénavant à la pratique de sa profession de médecin psychiatre. Il n'en eut pas le temps ! Mais mon propos est autre. De nombreux livres ont été consacrés à Frantz. Des ébauches de biographies ont été faites. Des erreurs se sont glissées, volontaires ou involontaires.

Qu'importe ! En fait ce que je veux maintenant, c'est restituer un peu de la vérité humaine de Frantz. Bien sûr, il y a ses écrits. N'est-ce pas la partie la plus authentique d'un écrivain ? C'est, de toute manière, ce qui est offert aux lecteurs.

J'étais son frère aîné, de deux ans plus âgé que lui. Mais nous avons toujours vécu ensemble aussi loin que mes

souvenirs remontent, dormant dans le même lit, pratiquant les mêmes sports, fréquentant les mêmes camarades, faisant ensemble les mêmes coups.

Notre mère, Eléonore Félicia Médélice, née le 8 novembre 1891 au Vauclin, commune de la Martinique, était la fille d'une dame Marie, Pauline Ensfelder, d'origine alsacienne. Ses ancêtres avaient fui l'Autriche en 1694 et s'étaient réfugiés à Strasbourg. Ils y ont exercé la profession de boulanger. Un des descendants, Louis Ensfelder, planteur à la Martinique, né le 16 mars 1796 à Strasbourg, a épousé le 7 juin 1825 au Vauclin (Martinique) Anne Antoinette Boe, née le 11 septembre 1808 au Vauclin. Alors âgée de dix-sept ans. Ma mère Eléonore Félicia était la descendante de cette union. Notre père, Fanon Casimir Félix, né le 23 juin 1891 à Trinité (Martinique) était l'aîné d'une famille de huit enfants. Ils étaient installés au quartier dit Gergault à Trinité. Son arrière-grand-mère, Françoise Vindic était la fille d'une esclave née au Gros-Morne (Martinique), reprise au registre de l'Etat civil de la commune du Robert, quartier Vert-Pré. La déclaration de citoyenneté de cette ancienne esclave est enregistrée en juillet 1848 sous le n°2246 et son numéro matricule d'esclave était 1405.

Humour involontaire, l'employé de l'Etat civil qui a enregistré la déclaration de citoyenneté de cette ancienne esclave l'a inscrite comme étant née de parents inconnus. Ces renseignements peuvent paraître futiles mais, dans la Martinique des années 1930, la résonance de l'esclavage est partout présente pour en tirer fierté ou au contraire essayer de l'escamoter.

L'inscription " né de parents inconnus " était d'ailleurs la règle pour les esclaves qui avaient été arrachés à leurs familles et à leurs terres pour être transportés aux Antilles. Nos grands-parents maternels et paternels étaient propriétaires terriens, petits propriétaires, certes, mais jouissant quand même d'une certaine liberté et d'une certaine indépendance matérielle par rapport aux ouvriers casés qui travaillaient sur l'habitation Le Galion.